



**SUSANNA GAMBINO LONGO, *SINE MORIBUS ERRANTES. LES DISCOURS SUR LES TEMPS PREMIERS A LA RENAISSANCE ITALIENNE*,
COMPTE RENDU PAR**

Alexandra KHAGHANI (U. Paris-Sorbonne)

La synthèse de Susanna Gambino Longo, maître de conférences à l'université de Lyon III, retrace la genèse du discours sur les origines de la civilisation humaine, discours qui apparut aux XIV^{ème} et XV^{ème} siècles en Italie. Si la critique universitaire consacrée à une « Renaissance obsédée par l'âge d'or » (p. 144) est abondante, il en va différemment de la pensée des temps premiers qui éclot à la même époque. Cette lacune bibliographique peut s'expliquer de deux façons : d'abord, par l'indifférence des lettrés italiens à l'égard des découvertes géographiques du Nouveau Monde qui soulèvent des questions sur la définition de l'humanité dans les pays qui participent à cette entreprise coloniale dont l'Italie est exclue ; ensuite, par l'absence, jusqu'à la fin du XVIII^{ème} siècle, d'outils épistémologiques nécessaires à une science de l'âge primitif qui oblige à interpréter, au risque de quelques approximations, les leviers théoriques et poétiques qui balisent la réflexion des origines. Le mérite de cette étude tient donc, avant tout, à l'objet qu'elle se donne qui repose sur l'hypothèse – exposée dans l'introduction – d'une spécificité de l'humanisme italien dans l'appréhension des débuts de la civilisation humaine. Car s'il est vrai que les lettrés de la Renaissance activent un regard historique sur le passé, cette curiosité pour la longue nuit de l'humanité est d'abord érudite et intellectuelle. En effet, lorsque les humanistes italiens élaborent une pensée des origines, celle-ci se fonde sur l'autorité des textes bibliques et classiques. Or, cette modélisation théorique propre à l'Italie, que l'auteur interprète comme la marque d'un « orgueil romano-centrique », renvoie inévitablement à une panoplie de projections fictives et hypothétiques qui entravent l'élaboration d'un discours rationnel et historique. Aussi la référence aux temps premiers est-elle souvent, dans la pensée renaissante, le « germe » d'autre chose qui s'actualise dès qu'un nouveau regard critique sur le présent s'impose. La rigueur avec laquelle S. Gambino Longo développe son discours tient à l'ossature méthodologique qui le soutient : les notions fluctuantes d'origine et de primitif sont définies et fixées grâce aux catégories dégagées par l'ouvrage fondateur de A.O. Lovejoy, *Primitivism and related ideas in Antiquity* que l'auteur résume au cours de son introduction avec un souci de clarté intellectuelle qui caractérise l'ensemble de sa réflexion. L'essai est structuré en trois parties, précédées d'un *Prélude* dédié aux éloges des progrès de l'humanité chez les poètes néo-latins Giovanni Pontano, Angelo Poliziano et Lorenzo Buonincontri, puis chez Pietro Bembo et Filippo Beroaldo. Cette ouverture pose les jalons de la représentation des origines à la Renaissance italienne : ainsi la reprise du motif pittoresque des *bestioni* primitifs décrits dans le livre V du *De rerum natura* de Lucrèce, débouche-t-elle systématiquement sur un renversement radical du pessimisme anthropologique du poète latin au nom d'une célébration des progrès humains. La première saison du primitivisme renaissant est en quête d'un facteur civilisateur humain et immanent qui soustrait l'histoire du monde à sa dimension strictement religieuse : dans le poème scientifique de Buonincontri, *De rebus naturalibus et divinis*, l'homme déploie, avec l'aide d'un Dieu jovien, le potentiel divin de son *ingenium* qui compense la faiblesse de son corps. De même, dans le poème astrologique de Pontano, *Urania*, une attention particulière est accordée à la découverte du feu et à la curiosité intellectuelle de l'homme des origines. Ces morceaux choisis des temps premiers, que l'auteur rapproche du cycle pictural des *Storie dell'umanità*



primitiva de Piero Cosimo, amorcent une dilatation du temps de l'humanité d'où surgit l'idée, encore hésitante, d'une préhistoire du monde. Le jeu érudit qui s'établit avec le poème philosophique de Lucrèce fraîchement redécouvert nourrit, du reste, la réflexion poétique du XV^{ème} siècle : la parole rhétorique devient la source première de tout savoir humain et participe du destin exceptionnel de l'homme. Une incursion dans le genre du commentaire universitaire des *Tusculanes* de Beroaldo et du dialogue cicéronien, illustré par les *Azolains* de Pietro Bembo, confirme les enjeux majeurs de la pensée des origines à l'aube de la Renaissance. Le primitivisme dur et pessimiste de Lucrèce est une nouvelle fois refusé au profit de l'exaltation de l'éloquence et de l'amour humain, héritée de Cicéron.

La première partie de l'ouvrage, « La question des origines : l'hypothèse historique », s'ouvre sur une introduction qui cible les questionnements rattachés à la tentative de mise en place d'un discours historique des temps premiers. Les interrogations sur l'homme primitif qui émanent des textes de la Renaissance entraînent un changement de perspective face au récit biblique de la création et installent une nouvelle manière de concevoir la vérité historique. Ce savoir conjectural emprunte plusieurs directions qu'analysent les sept chapitres de cette partie. Les deux premiers chapitres s'intéressent au processus à travers lequel les lectures exégétiques de la Renaissance s'affranchissent petit à petit de l'interprétation allégorique des récits de la Chute – qui sanctionne l'entrée de l'Homme dans la temporalité – et de la descendance de Caïn – qui entame la démarche civilisatrice de l'humanité –, pour dégager une dimension historique linéaire des premiers versets de la Genèse. Cette profondeur historique s'amplifie avec le genre de la chronique universelle qui interroge la Bible comme un témoignage historique fiable, au même titre que les sources antiques. Chez les chroniqueurs Matteo Palmieri, Marc' Antonio Sabellico ou encore Giovanni Tarcagnola, auteur d'une *Historia del mondo*, « le texte biblique est progressivement forcé, déverrouillé dans sa forme succincte et mystérieuse pour se transformer en description d'actes civilisateurs » (p. 117). L'intrusion d'éléments diégétiques dérivés de Lucrèce, de Vitruve ou de Flavius-Josèphe, sont ainsi la marque d'un brouillage progressif et souterrain entre histoire sacrée et histoire profane. Cet arrêt sur la lignée des Caïnites trouve son expression la plus frappante dans le genre encyclopédique des *inventores rerum* qui déroule l'épopée de *l'homo faber*, depuis l'origine indigente de l'homme jusqu' à l'apparition des lois, des institutions et de la *tekhnè*. C'est à ce genre, typiquement renaissant, que sont consacrés les chapitres « Les inventeurs se multiplient » et « Les origines de l'édification ». Le corollaire de cette exaltation des œuvres humaines est la mise au goût du jour du mythe de l'âge d'argent, au détriment du mythe de l'âge d'or par lequel l'homme tente d'échapper à son historicité et qui dévalorise la notion de progrès. Une incursion dans le domaine de l'iconographie – enrichie de tables d'illustration en annexe – fournit deux exemples de cette réactivation de la version ovidienne du second âge du monde dans *l'Iconologia* de Ripa et *La vita e metamorfoseo d'Ovidio* de Gabriele Simeoni qui présentent un primitivisme rude et laborieux pour célébrer, en creux, les avancées de la civilisation humaine. Enfin, avec Pacifico Massimo et Giordano Bruno, on assiste à un détournement satirique et iconoclaste de l'âge d'or. Sous couvert d'un écrit encomiastique en l'honneur du pape Jules II, Pacifico Massimi dresse le tableau d'une humanité bestiale, contre-pied parodique de la poétique de l'âge d'or. Bruno, quant à lui, en rupture politique et eschatologique avec son temps, proclame l'exigence de fonder une nouvelle éthique alignée sur la production éternelle de la nature. Le processus de civilisation entrepris par l'humanité est ainsi inséparable de l'engagement civil et politique de l'homme brunien dans le monde. Une brève conclusion récapitule les points essentiels abordés au cours de la première partie.

La deuxième section de cet essai, « La construction des origines : du mythe au logos des origines » – encadrée, elle aussi, d'une introduction et d'une conclusion qui élucident ses enjeux fondamentaux –, s'organise sur un ensemble de sources, philosophiques et poétiques, qui confèrent au mythe une fonction gnoséologique venant pallier « l'impossibilité logique et épistémologique de fonder un savoir certain des origines » (p. 177). Platon assoit le premier le



statut philosophique du mythe et sa fable cosmogonique, « antichambre de la vérité » des temps originels, représente alors un modèle opératoire extrêmement fécond chez les intellectuels italiens de la Renaissance. Après un examen des mythes platoniciens de la cosmogénèse, un chapitre étudie la place de cette composante mythique chez Marsile Ficin, qui prépare le passage du mythe au *logos* des origines dans ses épitomés et commentaires aux dialogues de Platon. Le chapitre suivant jette une lumière sur le projet de refondation de la philosophie de Francesco Patrizi da Cherso. Dans ses deux dialogues, *Della Historia* et *Della Retorica* la fable de la création revêt une fonction de rupture vis-à-vis de l'écriture historique imposée par la culture scolastique dominante. La référence à une *antiquissima sapientia* égyptienne que les hommes se seraient transmise depuis la nuit des temps vise à libérer la connaissance des choses de leur stricte temporalité. Enfin, la réflexion primitiviste de matrice platonicienne s'enrichit avec le tableau des fondements de la civilisation qu'Alessandro Piccolomini ajoute dans la seconde édition de son traité pédagogique *Della institutione morale*. En puisant à une multiplicité de sources antiques, Piccolomini insère un médaillon des origines de la civilisation qui mêle théorie des cycles cosmiques et histoire des formes originelles de la vie civile. La reprise du motif lucrétien de l'infélicité humaine est nuancée par la structure aristotélicienne de l'ensemble qui retrace les étapes de la sociabilité de l'homme comme autant de victoires de son intelligence. La même foi dans la nécessité de l'État est affichée par le poète et évêque Marco Gerolamo Vida qui, dans son dialogue politique *De dignitate reipublicae* rapporte l'éloge d'une condition primitive et présociale heureuse du personnage controversé Flaminio. Le propos ouvertement antipolitique de ce dernier a pour effet de renforcer la thèse adverse qui défend la forme et la dignité de l'État. Cette apologie de la vie en commun se poursuit dans le corpus aristotélisant des traités politiques. On relève alors dans la micro-histoire des origines du livre I des *Politiques* d'Aristote les noyaux élémentaires de la cité qui servent à fonder « *una scienza civile* ». Enfin, le tableau des temps premiers reflète, à la fin du XV^{ème} siècle, l'évolution politique des seigneuries italiennes : la réflexion politique n'opère plus une idéalisation du pouvoir mais adopte un point de vue, tout à fait inédit, à la fois historique et phénoménologique sur les formes politiques émergentes. C'est donc la figure du « bon prince » et l'autorité du souverain qui sont théorisées dans les traités de Francesco Patrizi de Sienne et d'Agostino Nifo. Le choix du chef naturel au sein de la première communauté humaine constitue en ce sens un argument fort de la légitimation du pouvoir princier. Une brève analyse du *Discorso sopra la prima deca di Tito Livio* montre que le tableau des origines participe, chez Machiavel, de l'éloge de l'efficacité politique et sociale de la rusticité des premières civilisations.

Cette étude s'achève sur la recherche des premières manifestations d'un primitivisme "moderne" à la Renaissance. C'est sans doute dans ce troisième volet du livre, « Un regard posé sur les origines : prémisses de l'anthropologie », que les signes d'une spécificité italienne se dégagent le plus nettement. Car si le discours sur le primitif s'actualise et se spatialise à travers la description des Lapons, des Sardes et des habitants du Grand Nord, que l'on trouve, entre autres exemples, chez Aeneas Silvius Piccolomini, dans le *Re Torrismondo* du Tasse en passant par le *Ritratto delle cose della Magna* de Machiavel, cette attention portée aux peuples géographiquement proches de l'Italie se modélise sur la description ethnographique des régions répertoriées dans l'Antiquité. La multiplication des cartes du Grand Nord scandinave et le genre, alors en vogue, des *Isolari* sont certes le signe d'une appréhension géographique de l'altérité et de la constitution d'un savoir empirique, toutefois la *Germanie* de Tacite, la *Géographie* de Strabon et la *Chorographie* de Pomponius Mela demeurent les sources premières de ces récits. Enfin, l'examen du gothicisme italien de la Renaissance prouve l'invalidité de la polarisation moderne entre un centre chrétien civilisé et une périphérie barbare. En pleine Contre-Réforme, le primitivisme heureux du « bon sauvage du Nord » renvoie à un idéal de vie chrétienne qui contraste tragiquement avec l'Europe tridentine vieillissante et en déclin. Une conclusion générale clôt l'ouvrage et suggère, prudemment, que



cette sécularisation des origines de l'*homo faber* conduit à une anthropologie entièrement naturelle qui ramène, à la fin du XVIII^{ème} siècle, l'*homo sapiens* au rang des animaux.

Susanna Gambino Longo, *Sine moribus errantes. Les discours sur les temps premiers à la Renaissance italienne*, Geneve, Librairie Droz SA, 2016, 400 p., 52€.